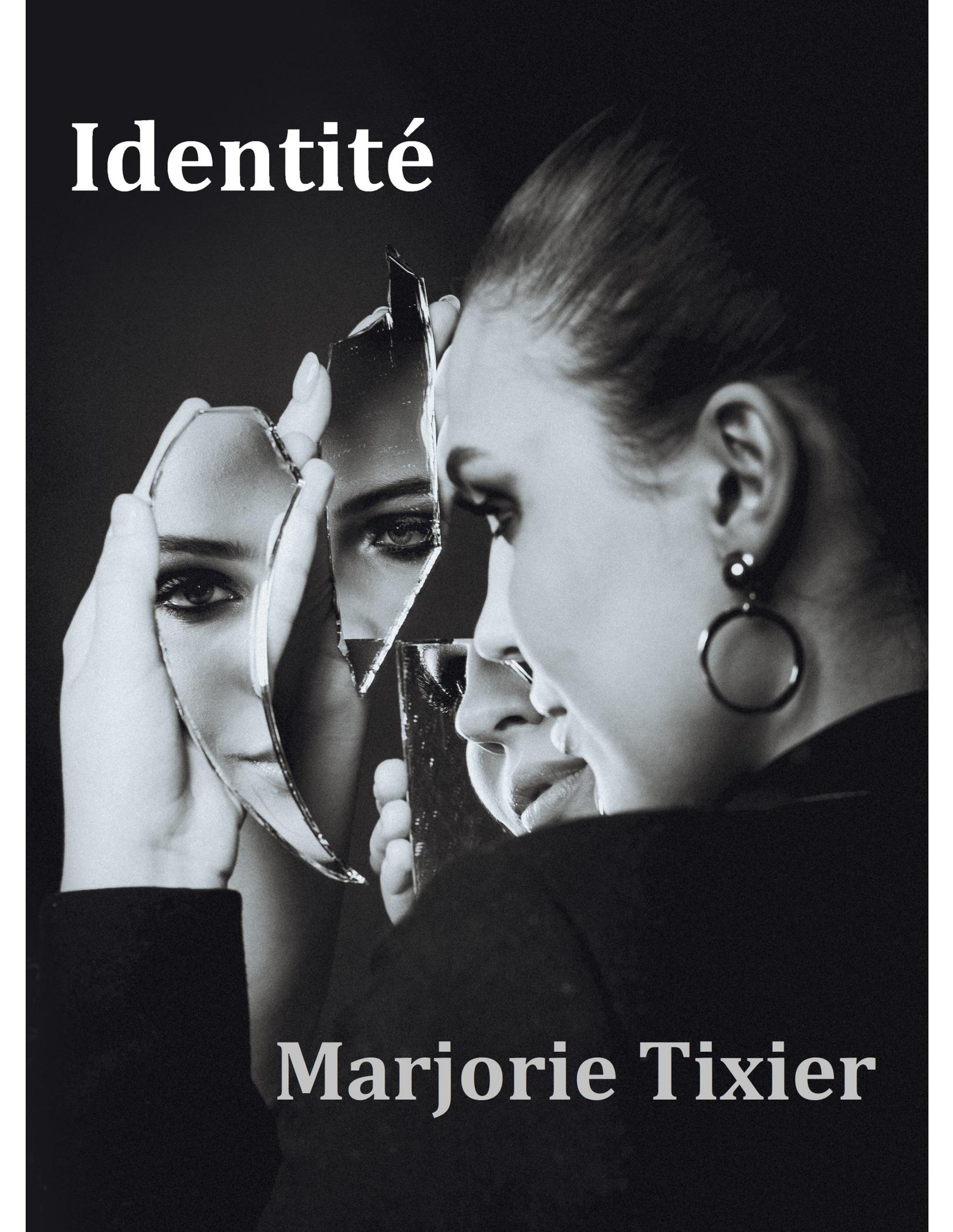


Identité



Marjorie Tixier

Marjorie Tixier

Identité

© Marjorie Tixier, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-2852-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« À peine me connais-je en ce désordre extrême :
Me rencontrant en lui, je me cherche en moi-même »*

Rotrou, *Les Sosies*, acte V, scène 4

La Clio noire serpente et épouse le flanc de la montagne. En lacets, la route plonge vers la vallée aveuglée de pluie et de larmes mêlées. La voiture ralentit, s'arrête sur le bas côté. Le moteur est soudain coupé.

Une seule issue, partir au volant de sa voiture pour respirer, reprendre ses esprits et tenter de comprendre.

La pluie ne cesse pas. Elle augmente même, ses larmes aussi.

Elle l'avait aimé follement, sans doute.

C'était comme ça, on se mariait et puis après ?

Son écharpe tachée de mascara et son maquillage évaporé, sa robe reste inchangée. Toute de laine et de fins boutons. Elle a ôté ses bijoux, abandonnés dans la boîte à gants.

Arnaud n'a pas remarqué son absence. Il a les yeux fixés sur son portable pendant qu'un commentateur sportif hurle sur son grand écran.

De retour, elle se poste devant lui, attrape la télécommande et coupe le son.

Furieux, il se redresse et glisse rapidement son téléphone dans sa poche.

— On peut revenir sur ce qui s'est passé tout à l'heure ? demande Garance d'une voix plus grave qu'à l'ordinaire.

— Je ne vois pas de quoi tu parles. Laisse-moi me vider la tête.

— Cette fois tu es allé trop loin. Je suis à bout. Tu dois arrêter de me traiter comme tu le fais. C'est insupportable !

Avec Arnaud, Garance avait toujours pris sur elle pour ne pas le mettre en colère. Elle craignait ses réactions et préférait se taire plutôt que de lui adresser le moindre reproche.

Pourtant, cette fois, une limite avait été franchie et, face à l'indifférence d'Arnaud qui avait déjà remonté le son, elle tint bon et, dans un état second, débrancha la prise.

Il se lève, la main en l'air, les lèvres à vif.

Jamais il ne l'avait frappée. Les mots lui tenaient lieu de gifles aussi violentes. Et avec lui, tout se jouait sur des détails.

Ce jour-là, c'était à cause de la robe de Garance. Trop courte. Et puis ce maquillage, ces boucles d'oreilles, ce bracelet... À qui voulait-elle plaire avec tout ça ?

— À toi, répondit-elle sincère et désarmée.

Il lève les yeux au ciel.

Elle avait consacré ses dernières soirées à imaginer puis à confectionner cette tenue pour s'occuper. Arnaud était toute la semaine en déplacement et ne l'appelait que rarement.

La machine sur laquelle Garance avait cousu sa robe était un cadeau d'Arnaud censé la consoler lorsqu'il avait dû prendre un studio à cent cinquante kilomètres de la maison pour accéder à un poste de directeur commercial.

Seule le soir, dans son salon, les mains parallèles de Garance épousent le mouvement courbe des tissus qui passent sous l'aiguille. À l'aise dans son corps, elle aime la fluidité des étoffes et en joue pour créer des vêtements à la fois sobres et distingués.

Elle veut être impeccable pour ses patients et coudre la sort de sa routine.

Dans son cabinet, elle parle peu, pose les rituelles questions de sa voix grave avec une espèce d'indifférence séduisante, remet une ordonnance contre un chèque.

Une vie bien réglée dans laquelle elle s'est endormie.

D'aussi loin qu'elle s'en souviennne, elle avait vécu seule, fille unique d'un couple d'ophtalmologistes très occupés, isolée dans sa chambre, les rideaux fermés pour se cacher, se faire oublier et ne surtout pas déranger. La pénombre était son univers familier, une enveloppe qui la tenait à l'écart de la vie et de ses secrets. Quand elle avait rencontré Arnaud et qu'elle en était aussitôt tombée amoureuse, une fenêtre s'était ouverte et à la mort accidentelle de ses parents, elle s'était mariée avec lui pour ne pas sombrer.

Sans autre passion que la couture, Garance avait bâti quinze ans de vie sur une alternance métronomique entre son travail et les retours de son mari le week-

end. C'était sans doute une façon de jeter un voile sur la douleur qui l'habitait. Arnaud n'avait jamais voulu d'enfant et elle s'était inclinée pour ça aussi.

Cette fois, elle ne capitule pas. Elle insiste et lui répète mot par mot ce qu'il lui a jeté à la figure parce qu'il n'arrivait pas à faire ce qu'il voulait et qu'elle ne l'aidait pas assez vite. Elle ne valait rien, ne comprenait rien, n'était bonne à rien. Elle était pourtant médecin...

Comme d'habitude, elle n'avait pas su se défendre et s'était échappée dans la salle de bains dès que possible pour verser quelques larmes en secret. Elle était revenue dans sa jolie robe parfaitement ajustée, légèrement maquillée, son carré lissé, une boucle à l'oreille et des perles au poignet.

Impossible de discuter. Arnaud se braque et met le point final en un trait cinglant.

— Si tu n'es pas contente, tu fais tes valises et tu vas voir ailleurs. Personne ne te retient ici.

Elle tente encore, insiste malgré le bruit du téléviseur.

Lorsqu'il tire son portable de sa poche au lieu de lui répondre, le sol se dérobe sous les pieds de Garance et tout tangué à l'intérieur.

Prise de vertige, elle rejoint lentement sa chambre, s'allonge et s'endort sans se douter que rien ne sera désormais plus comme avant.

Quand elle s'éveilla le lendemain, Arnaud était déjà parti. Elle se leva au radar, actionna la machine à café et s'assit à la table de la cuisine en attendant que sa tasse soit remplie.

Dans le silence ténébreux de sa cuisine aux persiennes encore fermées, elle n'eut pas le courage de réfléchir. Elle était là, seule, sans parents, sans amis, sans mari, seule avec des patients qui à neuf heures seraient au rendez-vous. Eux au moins ne l'accablaient pas d'incessants reproches. Au pire, ils oubliaient parfois de venir.

Instinctivement, elle fit le tour de la maison pour glaner à droite et à gauche les affaires éparpillées de son mari et les fourrer dans un tiroir du couloir.

Bien sûr, elle ne manquerait pas de tout remettre en place pour son retour, à l'exception du linge sale, fraîchement blanchi, qu'elle empilerait dans le placard.

Pas de radio ce matin-là, elle n'avait que faire des nouvelles, du monde et des autres en général. Elle s'approcha de sa mini-chaîne, resta un moment sans bouger, pensive, les cheveux ébouriffés puis s'empara d'un CD qu'elle n'avait plus écouté depuis longtemps, une compilation des années quatre-vingts. En se mordillant les lèvres, elle compulsait le sommaire des titres et programma directement la chanson numéro 3.

L'émotion la submergea dès les premières notes de la courte introduction vaguement romantique, puis son cœur palpita de plus belle à mesure que les paroles de la chanteuse accéléraient le rythme. Après le calme, la tempête, les touches balayées du piano, puis à nouveau le tempo qui ralentit, la voix qui s'aiguise, file dans les aigus pour trouver sa voie et s'affirmer enfin telle que l'on est, une femme perdue qui, sans comprendre pourquoi, s'en remet au hasard pour s'en sortir.

Et moi je vis ma vie. À pile ou face

Tous mes sentiments À pile ou face

Indifféremment. À pile ou face

Et de temps en temps

Un coup je passe

Un coup je casse

Pour la première fois, Garance réalisa qu'elle s'était toujours soumise à Arnaud au point de renoncer à devenir mère pour lui plaire. Elle avait peur de le froisser, de le contrarier, d'être abandonnée.

N'était-elle pas, conformément au sens double de son prénom, une petite plante qui s'insinue discrètement dans les bois, serpente presque invisible et s'agrippe à tout ce qui tient debout ? Certes, elle l'était et le prouvait chaque jour avec son métier de l'ombre et sa vie consacrée à satisfaire les moindres désirs de son mari. Pourtant elle était aussi et surtout un pigment rouge foncé, une couleur intense, une promesse de bonheur qui cachait une femme libre.

À pile ou face !

La chanson terminée, Garance la relance avant de rejoindre la salle de bains où elle lisse longuement ses épais cheveux bruns. Elle se regarde et cherche une trace de sa beauté qu'Arnaud lui interdit de mettre en valeur. Il n'était pas comme ça au début. Il la trouvait belle, lui faisait l'amour, lui promettait de l'aimer toujours. Tout cela avait disparu.

À quel moment sa vie avait-elle dévié ?

À quel moment avait-elle choisi de se taire au lieu de lutter ?

Elle se rapproche du salon, la chanson touche à sa fin et elle veut l'écouter encore.

L'introduction reprend et elle se carre dans le fauteuil pour réfléchir.

Elle pense à elle. Garance, *petite fleur de soleil*, comme l'appelait sa mère quand elle était enfant. Une fleur qui, au jaune lumineux, allie la couleur rouge foncé, la pourpre des pantalons de soldats, celui qui se voit de loin, se fait remarquer et attire le danger.

Comment exister dans cette vie étriquée ? Comment trouver le chemin de sa délivrance ?

La chanson se termine. Garance sursaute en voyant l'heure avancée. À la hâte, elle se prépare.

Les patients défilèrent toute la journée. Tel un automate parfaitement configuré, elle répéta les mêmes paroles convenues et fit voyager mécaniquement ses habitués d'une machine à l'autre sans sourire.

À dix-neuf heures, le dernier patient quitta le cabinet et un quart d'heure plus tard, Garance sortit dans un centre ville en proie à une pluie rageuse et continue qui ne l'effrayait pas. Elle voulait s'enraciner là, au cœur de cette ville trempée. Couverte d'un parapluie trop petit, elle se tenait droite, la main serrée autour de la tige métallique froide et glissante. Sentant l'humidité gravir centimètre par centimètre l'espace de son pantalon, elle aurait pu se réfugier sous les voûtes des traboules sombres, mais elle préféra attendre, goûter la saveur feuillue de cette pluie automnale pour oublier que toujours elle avait pris de maniaques précautions pour se tenir propre. Elle voulait se laver à l'eau de pluie, au torrent sec et agressif, au ciel qui tombe comme une catastrophe. Le plafond du monde pleurait à sa place et liquidait les douleurs qu'elle avait trop longtemps contenues.

Il ne faisait pas froid. Elle acheta une part de pizza, s'engouffra dans un cinéma, prit une place pour le film de la salle numéro 3 sans en connaître le titre, s'installa au bout de l'allée du fond et ferma les yeux.

Le lieu était désert. Elle était probablement en avance. Les spectateurs, qui devaient se dépêcher de dîner avant la séance, arriveraient au dernier moment. Ou bien le film, encore anonyme pour elle, n'intéressait-il plus personne ? Elle s'en moquait, elle n'était là ni pour faire des rencontres ni pour voir un bon film. Elle était là pour être quelque part. Elle aurait tout aussi bien pu se retrouver dans un train, dans un taxi ou dans un bar enfumé. Mais le cinéma était plus tranquille, rien à dire une fois la place prise, on s'assied, on attend, on regarde si l'on veut, on dort si l'on préfère.

Les premiers crépitements se manifestèrent en même temps que les images publicitaires se mirent à envahir l'écran sur fond de refrains musicaux élimés. Le petit enfant en bleu lança sa hache dans la cible rouge et blanche dans l'indifférence de Garance, puis le générique s'enclencha sur un air rapide et